

# Essai sur l'ethnographie du Pays d'Aoste

Joseph-Siméon Favre

On trouve dans le pays d'Aoste, comme dans tous les pays latins, bon nombre de noms de famille qui dérivent de noms personnels germaniques. Ces noms ne prouvent pas incontestablement une origine teutonne pour les familles qui les portent, car les noms personnels germaniques ayant pénétré dans le monde latin avec les invasions germaniques et la conversion des Germains au christianisme, ces noms ont pris place dans le martyrologe romain et le calendrier chrétien. C'est ainsi qu'un Celte pur sang du x<sup>e</sup> siècle pouvait à son baptême être placé sous la protection de saint Hubert (nom germanique). Il se serait appelé Hubert et ses descendants *Hubertin* ; de même qu'un Germain a pu s'appeler Étienne et ses descendants porter le nom de *Stevenin* (Stephanus).

Deux causes ont donc contribué à l'entrée des noms personnels germaniques chez les nations latines : les invasions des Germains et leur conversion au christianisme. On ne pourrait aujourd'hui, après tant de siècles, et faute de documents, assigner à chaque famille portant un nom germanique à laquelle de ces deux causes elle doit l'origine de son nom. Qu'on nous permette toutefois de citer un certain nombre de ces noms dont l'origine est parfaitement reconnaissable :

Ansermin	<i>Anselme</i>	Hanselm
Arnaud	]—	Arnold
Arnod		
Aubry	<i>Albéric</i>	Alberick
Bérard	<i>Ebberard</i>	Ebberhardt
Berthod		Berthold
Bertrand		Berthrand
Brocard	<i>Burcard</i>	Burkhard
Carlin	<i>Charles</i>	Karl
Dogier	<i>d'Ogier</i>	Holger
Gérard	]—	Gherrhardt
Girod		
Gonrat	<i>Conrad</i>	Konrad
Gonthier	]—	—[ Gunther
Gonthar		—[ Gunthram
Granier		Warner
Grimod		Grimoald
Guichardon	]—	Wiskardt
Guichardaz		<i>Guiscard</i>

Henriod	<i>Henri</i>	Henrick-Erick
Lafran	<i>Lanfranc</i>	Landfranck
Lambert		Landberth
Obert	<i>Albert</i>	Albert
Reymond	}	Rigmund
Remondet		
Remondaz		
Roland	}	} Roll } Rolland
Rolandin		
Rollet		
Roulet		
Thiébat	<i>Thibaud</i>	} Diebald } Theodebald
Ugo	<i>Huges</i>	Hugh
Uberiin	<i>Hubert</i>	Huberth
Varbord	<i>Valburge</i>	Valburg
Vautier	}	Walther
Vauterin		
Vuillermét	}	} Wilhelm
Vuillermín		
Vuillermód		
Vuillermoz		
Vuillermínaz		
Vuillermínnoz		
Vuiller		
Vuillod		
Villod		
Buillet		
Buillier		
Guillet		

Toutefois, sur le fond Ligure Salasse de la population valdôtaine, l'élément celte prédomine sur l'élément germanique, excepté autour du Mont-Rose. À part cette région, l'élément germanique dans le reste du pays d'Aoste est tellement effacé qu'il est insaisissable.

Il est curieux de constater que la population du Gaby, quoique par son origine aussi saxonne que celle d'Issime-Saint-Jacques et plus pure que celle de Gressoney, ait abandonné l'idiome allemand pour un patois romand.

(*Le Valdôtain*, 22 mai 1889, n° 21, p. 3)

La limite des communes d'Issime et de Fontainemore sépare deux mondes : le monde latin et le monde germanique.

Issime est le premier anneau de la chaîne ininterrompue des populations germaniques, dont les derniers confinent dans la Scandinavie avec les villages finnois, et en Écosse avec les clans gaéliques des Highlands.

Tandis qu'Issime et Gressoney se baignent dans la lumière et la civilisation du midi, la grande masse des Germains vit encore à l'ombre des tours gothiques, les Scandinaves au sein de forêts, pendant que l'Islande, colonisée au moyen-âge par les Norwégiens, fait encore revivre aujourd'hui dans ses chants et ses récits toute l'ancienne Germanie.

Sous le rapport ethnologique, la limite de Fontainemore et d'Issime peut être considérée comme le point de jonction de trois langues. L'allemand, représenté à Gressoney et à Issime par un dialecte teuton, puis au nord des Alpes régissant en maître dans les bassins du Rhin, de la Baltique et du haut Danube. À l'ouest, le français, représenté en partie par tous les patois franco-provençaux du pays d'Aoste et de la vallée du Rhône. À l'est, l'italien, qui s'y fait représenter par des dialectes piémontais.

En 1870, le Germain s'était vengé de la jactance du Gaulois et des railleries du Gascon en leur faisant sentir la pesanteur de ses coups. Le *sanglier* si longtemps harcelé avait fini par blesser le *loup* d'un coup de boutoir. Quand l'Allemagne se fut vengée des victoires innombrables remportées sur elle depuis treize siècles par la France, la voix du sang se fit entendre en deçà des Alpes. On fut atterré dans le pays d'Aoste ; on se réjouit ouvertement à Gressoney. L'honneur de la race teutonne était réparé par les succès, quoique à jamais compromis par la politique envers la Pologne, le Danemarck (1864), l'Autriche (1866), et l'Alsace-Lorraine (1871).

(*Le Valdôtain*, 3 juillet 1889, n° 27, p. 3)

# La langue française dans la Vallée d'Aoste

Martin Pêcheur

Le Valdôtain se demande avec anxiété si plutôt que de se laisser arracher sa langue, il ne vaudrait pas mieux la donner au chat

Un esprit éminent, ennemi de la centralisation à outrance, et admirateur passionné de la couleur locale, me disait un jour : « C'est un phénomène vraiment remarquable, et malheureusement trop peu connu en France, que la Vallée d'Aoste ait conservé malgré toutes les vicissitudes la langue française. Elle rappelle toujours à l'Italie les origines de sa dynastie royale, et donne à l'Europe un exemple remarquable d'énergie et d'indépendance. Un tel peuple mérite d'être respecté ».

Cet éloge adressé à notre pays nous flatte, mais il n'est pas nouveau. Dans la première moitié de ce siècle, le missionnaire savoyard l'abbé Joseph Favre, était venu donner à Aoste une mission. De retour de son voyage, se trouvant à Moûtiers dans une société de confrères, on lui demanda ce qu'il pensait des Valdôtains. – « Les Valdôtains, dit-il, sont un grand peuple qui dort ».

(*Almanch du Ramoneur*, 1898, p. 32)



**Croquis de J.-S. Favre**

(tiré de *Almanch du Ramoneur*)

# Quelques notes comiques sur le Grand-St-Bernard

Martin Pêcheur

Napoléon I<sup>er</sup> a dit : un imbécile est plus dangereux qu'un méchant, car la méchanceté a des bornes, la bêtise n'en a pas. Il est inutile de prouver par des faits la vérité de cette parole, et si je la place en tête de ces notes comiques, c'est pour préparer les lecteurs à ne pas taxer de mensonge ce que je vais leur raconter. Si j'avais épluché tous les ouvrages qui ont parlé du Grand-St-Bernard, si j'avais feuilleté d'un bout à l'autre l'album sur lequel les visiteurs de cet établissement déposent leurs noms, au lieu de simples notes récréatives, ce serait un gros volume que je pourrais écrire. Mes lecteurs se contenteront de quelques échantillons.

Il existe une galerie littéraire construite tout entière avec les *glaces* du *Mont Saint-Bernard* ; et c'est bien autre chose que le palais de glace que l'on célèbre chaque année à St-Petersbourg. Depuis M. Albert de Montémont<sup>1</sup> qui parcourait les Alpes en se faisant rôtir les mollets devant sa cheminée, un nombre infini d'écrivains de tout calibre, très bien servis par leur imagination, ont parlé des *mers de glaces du Mont-Saint-Bernard*. On a fait un *Mont Saint Bernard* conventionnel, montagne sainte et redoutable, couronnée par un monastère, parfois même un ermitage bâti sur la glace et où le pèlerin n'arrive qu'en bravant tous les éléments déchaînés. En approchant de la cime il laisse l'orage gronder au dessous de lui, et bientôt il est dans les bras des *bons pères* qui versent des larmes de joie. Et de ce dôme immaculé le voyageur émerveillé contemple les plaines de l'Italie qui se déroulent à ses pieds.



**Col du Grand-Saint-Bernard.  
La statue du saint.**

(photo A. Bétemps)

C'est là que Bonaparte montra à ses soldats ces plaines qui devaient être pour eux des champs de victoire. Mais n'anticipons pas. Avant d'arriver à ce belvédère, l'armée française a bravé bien des difficultés dont la plume et le pinceau se sont chargés de conserver le souvenir. Toute action grande et hardie prête le flanc à la poésie, et à tous les mensonges qu'il plaît à celle-ci de débiter. Le passage du Grand-St-Bernard par l'armée de Bonaparte ne pouvait manquer d'être défiguré comme tant d'autres événements qui en valaient moins la peine. Oh ! ne vous étonnez pas si fort. Beaucoup vivent encore de ceux qui, il y a quelques trente ans, chantaient dans les rues d'Aoste le *passage du Mont-Saint-Bernard* par l'armée française :

Soldats, point de bras inutiles  
Que l'airain traîné sur ces mers,  
Sillonne leurs flots immobiles  
Durcis par d'éternels hivers.

Ce chant est d'un lyrisme ardent et martial, de ce lyrisme incomparable de la première République, et je m'incline devant le poète inconnu qui a eu de si nobles accents. Je regrette seulement qu'il n'ait pas suivi le drapeau qu'il chantait avec tant d'enthousiasme. Avec lui nous nous trouvons en plein glacier. Mais voici la vérité. Le passage des divers corps d'armée s'effectua du 15 au 21 mai. On sait qu'à cette époque la montagne est encore recouverte d'une grande quantité de neige. Après le passage des premières troupes, la neige défoncée et à demi fondue, ne permettait pas à l'artillerie de s'engager. On eut alors l'heureuse idée d'étendre du gravier sur tout le parcours. Le froid intense de la nuit en changeant en glace toute la neige fondue, fit que le gravier s'y incrusta profondément, et ce fut grâce à ce pavé d'un nouveau genre que les canons montés sur des troncs d'arbre creusés, purent être traînés jusqu'à l'hospice.

Les trois couleurs sont parvenues  
Au sommet du pic indompté ;  
Et font luire à travers les nues  
L'arc-en-ciel de la Liberté.

Les meilleures cartes de l'État-Major ne signalent pas encore ce *pic indompté*.

Bonaparte fit l'ascension de la montagne à cheval sur un mulet. Son conducteur, un homme du pays, a eu l'honneur de causer familièrement avec le futur maître de l'Europe, mais il n'a pas eu celui de poser devant le peintre Girodet qui lui a préféré un muletier espagnol. Peut-être quelques uns de mes lecteurs ont ils vu la reproduction en gravure de ce tableau qui est réellement une œuvre de maître. Bonaparte porte vers la cime de la montagne cet œil profond et rêveur que tout le monde lui connaît. Rien ne manque à sa monture richement harnachée à l'espagnole, et son guide, si je ne me trompe, est ce même muletier qui, quelques cent ans plus tôt, conduisait à Grenade le *dernier Abencerage*.

La harangue que Bonaparte adressa à ses soldats au sommet du Saint-Bernard est historique. Ce qui l'est moins, c'est que Napoléon put de là, montrer à ses soldats les plaines de l'Italie qu'il leur livrait. N'importe, la chanson l'assure, il faut bien le croire :

La plaine au combat nous invite.  
La voilà ! Nous la voyons tous.

(à suivre)

(*Le Valdôtain*, 10 janvier 1890, n° 2, p. 3)

## NOTE

<sup>1</sup> Voyage aux Alpes.

Je regrette d'avoir oublié les noms de ces historiens érudits qui n'ont fait qu'un seul et même personnage de St Bernard de Menthon, et de St Bernard de Clairvaux. Mais baste ! L'erreur n'est pas si grande que ce qu'on est porté à croire, et le Prévôt Roland Viot les excuserait volontiers. Roland Viot, bourgeois d'Aoste, et Prévôt du St-Bernard au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, est l'auteur d'une vie de St Bernard de Menthon, devenue très rare aujourd'hui. Cet ouvrage curieux a plus d'un titre, s'ouvre par deux sonnets dont le premier s'adresse aux deux Saints Bernards, et le second à St Bernard de Menthon. L'auteur de ces sonnets, Jean-Claude Bérard, religieux de St-Bernard, établit dans le premier un heureux parallèle entre St Bernard de Menthon et St Bernard de Clairvaux.

Bernard, qui vous prendroit pour celui de la France  
Ne se mesprendroit point : vous avez mesme nom,  
Mesmes loix, mesme fin, mesme office et renom :  
Comme Saints affrerés à la mesme alliance  
[...]  
Tous deux convertisseurs, et des plus Requerants  
Tous deux soldats de Dieu, et des plus Conquerants  
Deux ! non : mais un plutost : ou en deux la mesme Ame  
Qui a pour deux assés et d'amour et de flamme  
Deux ! dont, si le François semble plus fortuné  
L'autre est son Precurseur, et de plus son Aisné.

Le plus utile présent qu'on eût pu faire aux historiens qui ont confondu les deux saints Bernards, aurait été de leur envoyer la belle et naïve poésie de l'humble religieux Jean-Claude Bérard, en la leur proposant comme énigme.

D'autres historiens qui ont ajouté au mérite de l'érudition, celui de la complaisance, font naître notre St Bernard au milieu des fleurs, à Menton, sur le littoral méditerranéen. Et que l'on ne croie pas qu'il s'agisse d'une erreur orthographique ou typographique. Ces aimables écrivains spécifient les lieux, donnent les distances, décrivent les paysages. Fi ! d'un donjon savoyard qui s'élève entre un champ de pommes de terre et un champ de raves ! Le Héros des neiges doit naître au milieu des fleurs ; le berceau d'Achille est une boîte de coton !

Le Prévôt Roland Viot, dans sa vie de St Bernard de Menthon, donne ingénument une idée des moyens qu'employa le Diable pour effrayer St Bernard et sa troupe de pèlerins français à l'approche du Mont-Joux :

Le Diable s'apercevant que c'estoit contre luy que l'armée des fideles estoit rangée en bataille, au pied du mont, et que la pointe de ces volontaires que St Bernard soustenait, venoit l'assaillir en ses trenchées, et le chasseur de son fort, se resolt de n'estre prevenu, et donne commencement à l'escarmouche par l'espouvante, il couvre donsc la montagne, et oste le jour par une espaisse tombée de neiges, et par une masse et chaos de nuées noires, mençantes d'un grand estour. Il esment furieusement les tourbillons, pyroëttans, et ronfans, il redouble les esclairs estincelants, et dardillants des flammes *horribles, qui s'entresuivent* coup sur coup à saillies entrecouppées, esblouissant les yeux, et estourdissant l'ouye du tintamarre des tonnerres, meslés de tempestes, gresles, et foudres lancés de toutes parts. Il y faisoit si chaud, et la tourmente estoit si espouvantable, que les plus assureés n'eussent eu le courage, je ne dirais pas de poursuivre la pointe, et parfournir la course, mais non pas mesme de regarder la montagne toute en feu et furie.

Toutes ces menaces n'effrayent pas St Bernard, dont le courage passe dans le cœur de ses compagnons. Mais « plus il approchoit la cime de la montagne, plus le combat s'eschuffoit. » Couverte « de feux, de tourbillons et de gresles, » la troupe bénie arrive enfin à l'endroit

où estoit parquée l'idole, qui bruyoit, mugloit, sifflloit, rugissoit furieusement. Mais le Sainct armé à cru de ses habits Sacerdotaux, et le baston de l'Archidiaconat en main, marche contre ce Colosse, et ayant assené un grand coup de Croix, lui jette son estole au col, qui soudain fust toute changée en cahisnons de fer, fors la partie qu'il tenoit en main, puis tirant de toutes ses forces luy fait prendre coup, l'arrache de sa base, et porte par terre la statuë brisée sur sa cheute : ainsi toutes les machines de l'ennemy tombent à souffler dessus. Après cette action valeureuse, pour combler son triomphe, *faire demander la vie*, et desarmer son ennemy : il exorcise le Diable, qui esioit en saisine de la statuë, l'estrouse, et luy commande de par le Dieu vivant, d'avoir à vuidier ce lieu tout à l'heure, et s'abysmer dans les fondrières inhabitables de Mont-Maillet, à deux lieues de là, du costé du couchant, et n'en partir jusque à la consommation du monde, avec defence expresse d'y nuire en façon quelconque. A la voix de ce commandement, ce lutin se partit



comme un foudre, faisant un si grand fracas, qu'il sembloit que non seulement la montagne, mais le monde entier deût abysmer. Après quoy, le Ciel se rassereña, les terreurs paniques disparurent, le passage demeura libre, et le Saint avec les Pelerins benissans Dieu, retournerent à S. Remy. [...]

Une tradition populaire dit au contraire que le Diable, enchaîné par St Bernard fut emprisonné dans une citerne sous les murs de la chapelle. Il n'est pas encore mort. L'Hospice est chargé des frais de son entretien, qui heureusement n'est pas très coûteux. Tous les jours au moyen d'un grand seau suspendu à une chaîne on lui donne sa ration d'eau de vaisselle et d'épluchures de cuisine. Malgré l'austérité de ce régime il a encore la force de causer des tremblements de terre tous les cent ans, en cherchant à briser ses chaînes. Les visiteurs peuvent le voir à travers une grille, mais il est défendu de l'agacer.

(à suivre)

(*Le Valdôtain*, 13 février 1890, n° 6, p. 3)

Le prévôt Roland Viot a eu la complaisance d'enrichir son ouvrage de cinq gravures, pour suppléer à la pauvreté d'imagination de quelques uns de ses lecteurs. Deux d'entre elles reproduisent tant bien que mal la table de marbre portant une inscription latine, dédiée à la divinité du lieu par Térentius Varron, et l'autel portant aussi une inscription latine, qui est un hommage rendu par Lucius Lucilius au dieu Pennin. Deux autres gravures prétendent reproduire la statue de Jupiter, et celle du dieu Pennin debout sur leur colonne de Mont-Joux. La fantaisie de l'artiste apparaît dans l'ensemble et dans les détails des sujets, et afin de donner aux deux divinités un espace honorable, il a réduit considérablement les proportions de la colonne. La Colonne-Joux est traitée de la même façon. L'escarboucle apparaît comme un œil gigantesque enchâssé dans un fleuron ciselé d'une prodigieuse grandeur, et vraiment il a fallu chez un payen un profond désintéressement pour se défaire d'un pareil joyau.

La tradition rapporte qu'un riche propriétaire de Tarentaise, nommé Polycarpe, qui exerçait une certaine influence sur les populations idolâtres de la région, avait placé une grosse escarboucle sur la colonne Joux érigée en ce lieu à l'honneur de Jupiter. Cette escarboucle dont l'éclat intense exerçait une espèce de fascination sur les esprits superstitieux, était, dit-on, l'œil du dieu, dont les rayons pénétraient jusqu'au fond des cœurs, pour y lire les plus secrètes pensées. À l'éclat des rayons, le croyant qui demandait une faveur, pouvait connaître si sa requête était agréée, ou si le dieu jugeait à propos de ne pas donner de suites à sa postulation. Mais écoutons le chanoine Roland Viot :

Le diable pour ne rien perdre, *et ne diminuer ses rentes*, se voyant honteusement chassé, et privé des droits qu'il avait usurpés à Mont-Joux ; tacha de se r'acquitter, et desdommager, faisant le double des violences accoutumées à Colonne-Joux, près l'escarboucle superstitieux. Il accompagne donc ses ruses, artifices, et impiétés, de

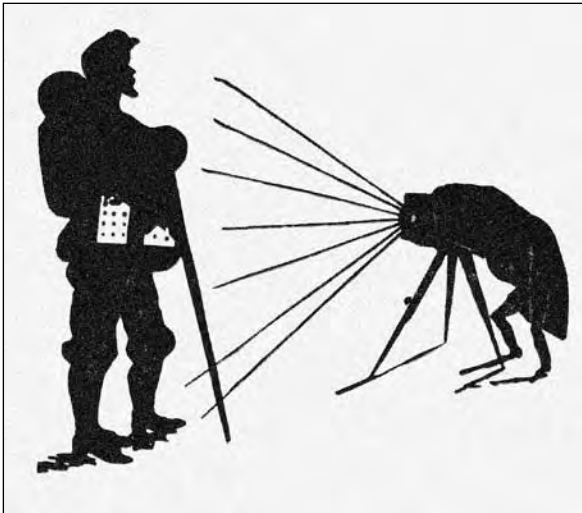
concussions, vols, ravissements, cruautés, et vexations des passants et habitants, en telle sorte que nul ne pouvait plus subsister, etc.

Après avoir sans difficulté délogé le malin esprit de son second repaire, St Bernard brisa l'escarboucle enchanteur et convertit Polycarpe.

Les traditions locales des deux versants des Alpes Grées sont parfaitement d'accord sur ce point ; seulement parfois les traditions en devenant vieilles, se corrompent et tournent au comique. Si vous questionnez quelque paysan de Haute Tarentaise, sur la colonne du Petit-St-Bernard, il ne vous parlera pas d'une *escarboucle*, mais d'un *escargot*. Le peuple a préféré cette dernière interprétation qui avait l'avantage pour lui d'être plus saisissable. La divinité mensongère que St Bernard devait chasser de ces lieux, avait pris la forme de ce petit animal pour se montrer à ses fidèles. Leur prière était-elle écoutée favorablement, l'escargot allongeait ses cornes de leur côté. Voulait-il faire la sourde oreille, le dieu rentrait ses cornes et se *rencoquillait*. St Bernard jeta à bas l'escargot magique et l'écrasa sous son pied avec sa coquille.

(à suivre)

(*Le Valdôtain*, 20 février 1890, n° 7, p. 3)



« Le peintre Favre étant allé poser devant un photographe muni de l'appareil Rœtgen, l'opérateur découvre au moyen des rayons X, L'Hospice du Petit-Saint-Bernard que l'artiste a complètement dévoré dans ses fréquents passages ».

(tiré de *Voyage autour d'un artiste* de B. Salvadori)

Ne quittons pas le *Mont Saint Bernard* sans avoir fait une visite aux *bons moines*. Qui de nous ne connaît pas d'après les illustrations et les tableaux, les *Capucins* du

Grand-St-Bernard. Oh ! les bons *Capucins du Mont St Bernard*, si bien secondés dans leurs sauvetages par d'excellents chiens de Terre-Neuve ! Cela se comprend, puisqu'il s'agit de mers de glace. Oh ! que n'ai-je conservé la copie de tous les péchés commis par les peintres et les dessinateurs qui voient le Saint-Bernard à travers les lunettes de leur imagination. J'ai vu bien des gravures de ce genre. Dans l'une d'elles on voit un enfant à demi enseveli dans la neige et ne pouvant se dégager de l'étreinte d'un vilain

### Châtillon.

**La chapelle de Promiod-Nissod.  
« Un énorme mât qui porte un barillet  
suspendu à son cou, est là ».**

(photo C. Remacle)

pont de glace qui lui enserre la poitrine. Un énorme mât qui porte un barillet suspendu à son cou, est là, léchant platoniquement la main glacée du pauvre petit. On aperçoit au loin le monastère ou ermitage bâti en bois sur le modèle des châlets suisses. Ce monastère-châlet est une construction des plus primitives, et vraiment il a besoin d'être adossé à la montagne et protégé par un bouquet de sapins pour tenir tête aux orages. Les aboiements du chien sont sans doute parvenus



jusqu'au monastère, car l'on voit deux vénérables capucins à grande barbe blanche, accourir en toute hâte en brandissant des croix, comme des moines prêchant la guerre Sainte. Par malheur, ils sont affreusement retardés dans leur marche par les zigs-zags capricieux du sentier profondément taillé dans la neige.

Toutes les personnes qui ont été au Petit-St-Bernard ont pu voir les trois grands tableaux qui se trouvent à la chapelle de cet établissement. Le tableau de gauche, signé Giani 1859, représente Saint Bernard de Menthon et l'un de ses religieux secourant un voyageur en détresse au milieu des neiges. L'artiste a déployé beaucoup de talent, et surtout une habilité singulière à reproduire la robe de laine brune du Saint et de son compagnon vêtus en capucins. Le paysage est tout-à-fait de fantaisie, et l'on aperçoit l'hospice, peut-être tel qu'il existait alors, un peu au delà d'un groupe de sapins dont les branches ploient sous le poids de la neige.

Ils sont installés partout, les capucins du Grand-St-Bernard. Au musée du Luxembourg, à Paris, se trouve un tableau dont le sujet prétend se rapporter au Mont-St-Bernard. On y voit une jeune femme blonde, frisée, tombée évanouie sur le mol édredon d'une neige immaculée. Quelques capucins en lourde robe brune à capuchon, la taille serrée de la corde à nœuds, un flacon de sel à la main, portent secours à cette *innocente victime d'un climat meurtrier*, et de la brutalité

des brigands qu'on voit dans le lointain lutter contre des chiens de Terre-Neuve.

Mais où seraient-ils mieux, les Capucins du Grand-St-Bernard, qu'au Grand-St-Bernard même ? Ils y sont en effet ; nos yeux les voient, nos mains les touchent, et n'importe quel visiteur peut aujourd'hui les contempler sur un vitrail, sauvant des voyageurs égarés dans les neiges. Ce tableau peint sur verre est le don d'un Anglais qui avait eu l'heureuse idée de le faire exécuter tout exprès, pour laisser à la communauté religieuse un souvenir de sa première visite au Grand-St-Bernard. Un touriste de sa connaissance auquel il s'adressa pour avoir quelques renseignements, par exemple sur le costume des religieux, ne manqua pas naturellement de lui dire que les moines du St-Bernard portaient le froc des capucins. C'est une chose tellement admise que tous les religieux bons enfants sont des capucins, et tous les religieux persécuteurs, des dominicains, qu'il serait ridicule de penser autrement. Donc, le peintre verrier, si bien renseigné, peupla de capucins les neiges du Mont-St-Bernard. Ils n'ont pas tous les torts, les peintres et les poètes. Tout en laissant de côté le fameux axiome d'Horace, qui les prie à ne pas avoir à se gêner, indulgence dont ils ont usé et abusé, la teinte de ces lourdes robes laineuses, à capuchons, fait un *effet magnifique* sur ce fond de neige, et ces lointains de gris brouillards ; ces barbes vénérables donnent aux MOINES qui habitent ce chaos, des apparences de créateurs et de sauveurs. Il est si pénible de se défaire des douces illusions. Pourquoi aussi, les religieux du St-Bernard s'avisent-ils de porter, tout comme le premier curé venu, la soutane noire et le bonnet carré, contrairement au bon plaisir des peintres ? Décidément c'est pousser un peu loin l'esprit de contrariété.

Voilà donc notre Anglais qui se rend pour la première fois de sa vie au Grand-St-Bernard, accompagné de ses capucins de verre. J'ai entendu dire que le bon accueil qu'on lui fit, ainsi qu'à son présent, fut impuissant à calmer sa colère.

Après les précautions qu'il avait prises, il n'avait pas tort.

(à suivre)

(*Le Valdôtain*, 13 mars 1890, n° 10, p. 3)



Région Autonome Vallée d'Aoste - Archives Assessorat Education et Culture - fondsBROCHEREL-BROGGI

**1920. Saint-Rhémy-en-Bosses**  
**Transport sur la civière d'un rescapé**

Que dirai-je des maronniers ?

La fantaisie des peintres et des dessinateurs s'est exercée sur eux. On nous a donné des maronniers béarnais, coiffés du traditionnel béret pyrénéen. Que venaient-ils faire là, ces bergers ? Peut-être chantaient-ils en chœur :

J'ai ma ceinture et mon béret  
Mes chants joyeux, ma mie et mon châlet !

Molière dirait encore par la bouche de ce bonhomme de Jourdain : *Pourquoi toujours des bergers ?* Et Argan ajouterait d'un ton bourru : *Ces bergers-là sont des impertinents.* Et ma foi il aurait raison. Qu'ils restent donc aux bords de leurs gaves, les bergers pyrénéens, joueurs de flûte, et conducteurs de chèvres noires, et qu'ils laissent le Grand St-Bernard aux maronniers valaisans. Mais, ma foi, que voulez-vous ? Les peintres aiment les bergers. Vous rappelez-vous, ces lithographies publiées, il y a quarante ans environ chez Doyen à Turin, je crois, et représentant les principaux châteaux anciens de la Vallée d'Aoste ? Avez-vous remarqué ces paysages environnants, et ces lointains peuplés de bergeries ? On y voit aussi des jeunes filles vêtues de blanc, avec des fleurs dans les cheveux, puisant de l'eau à la

fontaine. Que n'y voit-on pas encore ? Parmi les rochers qui supportent le château de Montjovet, deux ours sortent d'une caverne, poursuivant sur la grande route deux infortunés chasseurs dont le courage s'est totalement éclipsé.

Les chiens non plus n'ont pas été épargnés. Après les chiens Terre-Neuve on a vu des dogues, et même des chiens de chasse. D'énormes mâtins ont été chargés de grappes humaines qu'ils portaient à l'hospice tout aussi facilement que si c'eût été de la vermine. Peu s'en est fallu qu'on leur mit une tour sur le dos et qu'on leur donnât un cornac pour les conduire. L'intelligence et le dévouement de ces chiens a fait vibrer bien des cordes sensibles ; et souvent auprès d'eux l'abnégation des religieux a passé inaperçue.

Aux yeux de beaucoup de touristes, ce sont les chiens qui sont les vrais héros du Saint-Bernard.

Les religieux ne sont là que pour les dresser, les suivre quelquefois, et donner des soins aux malheureux que les chiens ont arrachés à la mort. On connaît la question que fit un Anglais. *Combien êtes-vous de religieux, et combien de chiens ?* Et ces deux vers qu'on lit sur l'album des voyageurs et que leur auteur eût quelque peine à composer :

Ces frimas, ces autans, ces chiens, ces religieux  
Font du Grand-St-Bernard un endroit curieux.

Si je ne me trompe, l'auteur de ces deux vers, est ce même touriste qui abîma la machine électrique, qu'un Anglais avait donnée à l'établissement. C'était une distraction pour les religieux, qui, pendant les jours d'orage venaient curieusement apprécier de quelle quantité d'électricité ils étaient entourés. Cet intelligent touriste se trouva seul pendant deux minutes à la bibliothèque. Naturellement il tourna la machine à l'envers, et brisa la roue. Les pauvres religieux ramassèrent les débris sans mot dire, et le touriste leur laissa pour compensation, un échantillon de son talent poétique. On trouva un jour un bouton de culotte en vidant le tronc de la chapelle. Si ce bouton venait de lui je n'en serais nullement étonné.

Et maintenant, peintres, à vos crayons. Continuez à nous donner de froides thébaïdes peuplées de vénérables anachorètes, de bergers pyrénéens, et de chiens de Terre-Neuve ; et vous verrez que le rire n'est pas encore banni de la surface de la terre.

*Martin Pêcheur*  
(*Le Valdôtain*, 27 mars 1890, n° 12, p. 3)